



AgEcon SEARCH

RESEARCH IN AGRICULTURAL & APPLIED ECONOMICS

The World's Largest Open Access Agricultural & Applied Economics Digital Library

This document is discoverable and free to researchers across the globe due to the work of AgEcon Search.

Help ensure our sustainability.

Give to AgEcon Search

AgEcon Search

<http://ageconsearch.umn.edu>

aesearch@umn.edu

*Papers downloaded from **AgEcon Search** may be used for non-commercial purposes and personal study only. No other use, including posting to another Internet site, is permitted without permission from the copyright owner (not AgEcon Search), or as allowed under the provisions of Fair Use, U.S. Copyright Act, Title 17 U.S.C.*

No endorsement of AgEcon Search or its fundraising activities by the author(s) of the following work or their employer(s) is intended or implied.

NICOLAS RENAHY, *Les gars du coin. Enquête sur une jeunesse rurale*

Paris, La Découverte, 2005, 284 p.

Le livre de Nicolas Renahy étudie un groupe social auquel, contrairement aux jeunes de banlieue, l'actualité s'intéresse peu : les jeunes ouvriers ruraux. L'ouvrage emprunte clairement aux travaux de ses préfaciers, Stéphane Beaud et Michel Pialoux, tant par son souci de décrire finement les transformations morphologiques du groupe ouvrier que par son choix méthodologique, celui d'un « empirisme irréductible » selon le mot d'Olivier Schwartz¹. Mais au-delà d'une démarche sociologique classique, l'auteur a su dans le même temps faire usage de sa proximité personnelle avec le groupe étudié, pour déboucher sur une véritable anthropologie culturelle de cette jeunesse rurale dont il a perçu, dès l'adolescence, « l'expérience précoce de la domination sociale ».

Les deux premiers chapitres témoignent de la globalité de l'approche mise en œuvre. L'auteur y analyse successivement deux milieux de socialisation essentiels de cette jeunesse rurale, l'école et le club de football. La juxtaposition de ces deux espaces sociaux met en lumière la forte cohérence des socialisations villageoises dans un contexte de paternalisme industriel, cohérence dont le délitement consécutif à la fermeture de l'usine va profondément marquer le destin des plus jeunes. Car tandis « que l'agriculture ne constitue plus depuis longtemps un avenir probable, les secteurs de l'industrie et de la construction continuent à structurer fortement l'emploi rural. Autrement dit, c'est en tant qu'espace privilégié de reproduction du monde ouvrier que l'espace rural nous intéresse ici. » (p. 20).

Une telle reproduction passe naturellement par l'école. Mais celle que fréquentent ces jeunes s'avère bien différente, tant par ses structures que par ses fonctions, de l'école qu'ont connue leurs parents. L'école primaire du village soude dès l'enfance un groupe de « copains », mais le temps n'est plus où l'obtention du « certif » ouvrait la voie d'une carrière ouvrière : il faut désormais en passer par le collège unique, situé hors de l'espace villageois, y faire souvent l'expérience d'une certaine extériorité vis-à-vis de l'univers scolaire. Puis vient l'expérience d'une orientation pas forcément bien maîtrisée, du renoncement à la poursuite des études, et finalement du repli sur l'environnement d'origine qui, s'il n'offre plus aujourd'hui autant d'opportunités professionnelles, demeure fortement pourvoyeur de sociabilité.

Le club de football semble constituer le pivot d'un système à la fois d'interactions entre jeunes et de transmissions intergénérationnelles. Le club joue pour ses membres, leurs familles, voire au-delà, une fonction de réassurance : la fierté s'y exprime sur un mode collectif, par la perpétuation de la mémoire des succès historiques de l'équipe locale ; mais il est aussi lieu d'expression d'une fierté individuelle, celle de la performance sportive dont l'aura s'étend bien au-delà du terrain de football, y compris jusqu'aux lieux de travail.

Le club est ainsi l'instrument de la « perpétuation d'un éthos ouvrier », selon deux dimensions au moins : d'une part, il permet à chacun l'affirmation de sa masculinité, de par l'engagement physique sur le terrain bien sûr, mais aussi par la participation à une sociabilité strictement masculine (« le vestiaire ») « qu'il est possible de définir comme une revanche prise sur l'espace domestique » (p. 91) ; d'autre part, parce qu'il constitue le support de l'expression du « nous » populaire, collectif symbolique idéalement incarné par l'équipe. Dès lors, la

¹ Schwartz O., L'empirisme irréductible, postface à Anderson N. (1993), *Le bobo : sociologie du sans-abri*, Paris, Nathan, pp. 265-308.

réprobation guette celui qui s'aventurerait à jouer trop « perso ». Le football revêt donc ici le rôle de support d'un processus d'accès au statut d'adulte, processus par lequel le jeune homme quittant l'école va rejoindre son père dans « *le monde réel, celui du travail et des plaisirs virils* » selon l'expression de Richard Hoggart².

Si le football demeure bien un de ces « plaisirs virils », c'est désormais le premier terme de l'équation, le travail, qui ne va plus vraiment de soi. La faiblesse de leurs capitaux (capital scolaire et capital social) prédispose ainsi ces jeunes à une forme d'assignation à l'espace local et à ses valeurs propres. Mais, dans cet espace, la quête du statut d'adulte est rendue plus incertaine de par le délitement du tissu industriel traditionnel. Les chapitres 3 et 4 montrent de quelles manières les jeunes garçons font face à cette situation de double contrainte tant bien que mal, et le chapitre suivant explore le versant féminin des effets des restructurations industrielles.

Devenir adulte, s'installer dans la vie, sont des aspirations toujours vivaces chez les jeunes, mais celle de se voir reconnaître la maîtrise d'un savoir-faire (plus souvent manuel en milieu ouvrier) ne l'est pas moins. La confrontation de ces aspirations avec les potentialités de réalisation que leur offre le marché du travail s'avère douloureuse dans bien des cas. C'est vrai pour l'ensemble des jeunes peu ou pas qualifiés, mais l'enclavement, qu'il soit rural, comme ici, ou urbain comme dans le cas des « quartiers », constitue sans doute un facteur aggravant.

Dès lors, à l'instar des bacheliers professionnels décrits par Stéphane Beaud³, ces jeunes semblent en quelque sorte pris au piège d'une scolarité qui a pu un temps les faire aspirer à un destin autre que celui d'ouvrier, sans leur fournir pour autant le sésame que constitue le titre scolaire dans l'accès à l'emploi qualifié. Les diplômés de l'artisanat ne pèsent plus guère face aux nouvelles exigences de l'industrie locale (comme la commande numérique) et assignent les jeunes soit au chômage, soit à la déchéance symbolique des postes d'ouvriers non qualifiés ; dans le même temps, l'ouverture du recrutement à l'extérieur des réseaux villageois affaiblit encore leur principale ressource dans ce contexte, le « capital d'autochtonie » et la reconnaissance d'un savoir-faire local.

Les obstacles qui se dressent devant eux dans leur marche vers le statut d'adulte incitent certains à prolonger l'état d'indétermination de l'adolescence dans une forme d'autonomie illusoire permise par la colocation (l'épisode de « l'appart ») ; en marge de la norme sociale, le groupe n'est pas pour autant marginalisé, mais prend place dans un interstice de l'espace social, à l'instar des bandes de « juvenes » évoquées par Georges Duby⁴, montrant que les normes d'âge sont bien davantage des normes statutaires que biologiques.

Pour ces jeunes « en devenir », à l'identité sociale incertaine, l'affirmation de soi au travers notamment de la démonstration de sa virilité devient un enjeu presque vital. La « force », caractéristique symbolique du groupe ouvrier, doit être sans cesse réaffirmée et rendue visible par la résistance (à la fatigue, la drogue, l'alcool), la virtuosité (au football on l'a dit, mais aussi au volant), la prise de risque : un contexte social générateur de risques réels, qui renvoie le lecteur au récit de l'accident de la route en début d'ouvrage qui coûte la vie à deux jeunes garçons du village,

² Hoggart R. (1957) *The uses of literacy*, Londres, Chatto and Windus, (traduction française, 1970, *La culture du pauvre*, Paris, Editions de Minuit, p. 96).

³ (2002) Le rêve de retrouver la « voie normale ». Les « bacs pro » à l'université, in: *L'État, les patrons et la formation des jeunes*, Gilles Moreau (ed.), Paris, La Dispute.

⁴ (1981) *Le chevalier, la femme et le prêtre. Le mariage dans la France féodale*, Paris, Hachette.

récit qui s'achève par cette sentence : « Trente ans d'effondrement des bassins industriels font que les nouvelles classes dangereuses le sont peut-être devenues, avant tout, pour elles-mêmes » (p. 25). La masculinité ouvrière semble un rempart bien illusoire face à l'incertitude de l'avenir.

Face à une situation similaire, les ressources mobilisées par les jeunes femmes semblent d'une autre nature. L'acceptation d'un emploi non qualifié dans l'usine de câblerie peut sembler une voie de repli acceptable dans la mesure où elles ne dérogent pas, ce faisant, à une forme socialement acceptée de division sexuelle du travail, dans un atelier où tous les ouvriers sont... des ouvrières.

Pour les jeunes femmes, l'accès au statut d'adulte peut aussi passer par l'endossement des rôles matrimoniaux et maternels, schéma qui concerne encore de manière assez précoce les jeunes femmes les moins qualifiées⁵, leur permettant ainsi l'accès à une autonomie résidentielle bien plus tôt que pour leurs homologues masculins. Mais l'acceptation des rôles sexués trouve ici aussi ses limites : certaines ne veulent pas « d'un mari qui a trente ans de retard » et aspirent à quitter le village, accroissant ainsi les tensions sur le marché matrimonial local.

C'est là l'un des objets de la troisième partie de l'ouvrage (chapitres 6 et 7) dans laquelle l'auteur tend à élargir l'interprétation, sans perdre pour autant de son assise empirique. Il donne à voir l'affaiblissement des structures de reproduction des familles villageoises, de par la perte du « grand intégrateur » que constituait l'usine paternaliste pour la production de lignées ouvrières. Cette disparition rend non seulement l'avenir moins prévisible et le champ des possibles plus flou, mais contribue aussi à affaiblir les solidarités collectives, autrefois indissociablement locales et professionnelles et inscrites dans une perspective intergénérationnelle.

Les lignes de fracture entre différentes catégories de villageois (hommes et femmes, jeunes et anciens, ouvriers de métiers et chômeurs) apparaissent alors dans le jeu des prises de positions politiques ; avec la perte de l'outil de travail commun, l'unité symbolique du groupe ouvrier a volé en éclats.

L'usine et le territoire dans lequel elle s'inscrit historiquement se donnent ici à voir sous les traits d'un véritable écosystème, dans lequel le retrait d'un élément donné court-circuite le fonctionnement de régulations complexes, qui ne deviennent paradoxalement visibles que lorsque leur fonctionnement est perturbé.

« Etre d'ici a-t-il encore un sens ? », s'interroge l'auteur à la page 254. La dissociation, brutale, entre le territoire de la production et celui de l'existence fait perdre au « capital d'autochtonie » son rôle protecteur, au point que l'appartenance territoriale peut, d'atout, se muer en handicap puisque les régulations sociales auxquelles elle donnait accès n'ont plus cours. L'un des grands mérites de ce livre est de mettre au jour la puissance de ce phénomène, trop souvent masqué par l'atomisation des destinées individuelles.

Son autre mérite est de montrer que, derrière le voile trop souvent brandi des « jeunes à problèmes » dans des « quartiers en difficulté », la prise en compte des ouvriers ruraux permet de discerner un phénomène plus ample et plus profond : celui de la déstructuration du groupe ouvrier, corollaire de sa progressive délégitimation.

Emmanuel SULZER

Centre d'études et de recherches sur les qualifications, Marseille

⁵ Cf. Mora V., Sulzer E. (2008) Difficultés d'insertion professionnelle et autonomie résidentielle des jeunes, *Les travaux de l'Observatoire national de la pauvreté et de l'exclusion sociale*.